L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 20 AOUT 1882. Entre les rues Bienville et Conti.

FEUILLETON.

Commencé le 30 juillet.

L'ŒILLET BLEU.

PAR GEORGES PRADEL.

VI

OU IL EST POUR LA PREMIERE FOIS PARLE DE L'ŒILLET BLEU.

Suite.

Mon oncle me répondit avec le plus grand sang-froid, et comme s'il m'eût dit une chose toute simple :

—Il n'existe pas.... Cela t'étonne, continua-t-il au bout d'un instant, et, pourtant, c'est l'entière vérité. Je n'ai pas l'œillet bleu et c'est en vain que je le cherche, que je le demande aux aventuriers et aux contrées les plus reculées. Je suis certain aujourd'hui que l'œillet bleu n'existe pas, ou du moins n'existe pas encore. Il est dans la nature à l'état latent. Bien heureux celui qui le fera jaillir du sein de la terre. Celui-là sera glorieux, illustre entre tous et il aura bien mérité de la patrie en lui procurant une gloire nouvelle. La mémoire des peuples sera peut être ingrate, qu'importe! Qui se souvient aujourd'hui que c'est le père Camelli, un jésuite, qui a rapporté le camélia du Japon? Camélia ne prend cependant qu'un *l*, tu le vois, jusqu'à l'orthographe qui a été ingrate. Qui se souvient d'un autre jésuite, le père Ricci, nous donnant le Fuccia? Qu'importe. Ils ont eu la récompense de leur découverte. Oh! l'œillet bleu!

Mon oncle s'était de plus en plus enflammé. Il s'arrêta tout d'un coup, comme s'il en eût trop dit. Il jeta un regard soupçonneux autour de lui.

—Surtout, Raoul, j'ai en confiance en toi, pas un mot de tout cela à ta tante, tu me le jures!

—Certainement, mon oncle, repris je tout heureux d'avoir un secret de compte à demi avec mon oncle. Vous pouvez être bien tranquille. Et ainsi ma tante ne sait pas que vous voulez découvrir l'œillet bleu!

—Il ne manquerait plus que cela, mais ce serait chaque jour des railleries nouvelles. Elle est sarcastique, ta tante, je ne sais si tu l'as remarqué.

Je ne répondis pas, une digression nous eût écartés de mon but. Pour m'en rapprocher, je pris un nouveau ton. Ce ne fut encore l'horticulture qui me le fournit.

—Ça doit coûter très cher, dis-je à mon oncle, l'entretien de toutes ces plantes!

Le pauvre homme eut un long soupir. Javais mis cruellement le doigt sur une plaie douloureuse.

—Hélas! oui. C'est très cher, aussi mon existence s'écoule-t-elle à m'imposer des privations. Tout est cher, les semis, les couches, les greffes, les cloches, et ta tante n'a jamais voulu consentir à prendre un jardinier à l'année. Ainsi, tu vois, j'arrose moi-même. Elle prétend, du reste, que c'est un excellent exercice pour la santé. Elle a peut-être raison, après tout. Moi, je trouve seulement que cela me procure des courbatures.

Il ne fallait pas insister sur ce chapitre délicat.

Bien des fois, j'avais assisté à des prises d'armes dont l'entretien du bien-aimé jardin avait été le prétexte.

Ma tante, dans sa maison, tenait les cordons de la bourse, et ils étaient souvent fort serrés. Par des privilèges d'âge, et de force inerte, pour en arriver à satisfaire sa douce passion, mon oncle avait trouvé moyen d'avoir, une fois par an, barre sur cette fameuse bourse.

A quelques lieues de Nantes, les Bertand possédaient un petit domaine. Mon oncle trouvait toujours un biais pour engager le métayer de venir à la ville payer ses fermages. Un beau matin, M. Bertand se rendait à la métairie de son pied-terre, et touchait lui même la somme. Sans doute, par des concessions et des facilités, mon oncle avait réussi à faire du fermier un compère, car jamais le madré payeur ne consentit à venir une seule fois à la maison du Cours-Saint-André. Il attendait la venue de son maître et ils s'arrangeaient ensemble.

Quand le coup était joué, la jante Eudoxie fulminait, tempêtait, elle accusait son mari de vouloir la mettre sur la paille, elle en son fils,—les mêmes images étaient souvent employées par ma tante, —rien n'y faisait, l'oncle Edouard baissait la tête, laissait passer cet orage plus atoqueusement encore que les autres. Il combattait *pro aris et focis*.

Et, tous les ans, ce détournement de fonds, pour me servir des termes de ma tante, s'opérait à la même époque.

Combien avait touché M. Bertand? Mystère. Jamais je ne le sut, il l'avouait, quand il voulait bien. Mais, en tout cas, celui qui pût lui fouiller dans la poche. Le papier et les espèces, tout cela était dissimulé avec un tel soin que jamais ma tante elle-même n'avait pu réussir à connaître la cachette. Mme Bertand prétendait qu'il en fouillait les trésors, encore un mot à elle, dans sa serre, mais elle n'avait jamais réussi à en acquérir la certitude. Cerbère et le dragon des Hespérides n'étaient pas de meilleurs gardiens que l'oncle Edouard.

Un certain printemps, ma tante avait annoncé qu'elle irait elle-même aux Douves, s'était le nom de cette petite terre. Alors, pour la première fois, mon oncle Edouard avait eu une révolte sérieuse. Il avait baissé la tête, était devenu très pâle, et alors, sans s'emporter, à demi-voix :

—Alors, puisque c'est comme cela, je vais partir.

Pas plus. Et il s'était mis à faire ses préparatifs, disant qu'il allait se réfugier chez un de ses amis qui habitait Rennes.

Rien de terrible comme le mouton enragé. Ma tante connaissait la douceur mais aussi l'invincible entêtement de son époux: pour la première fois de sa vie, également, devant cette première et unique révolte, elle céda. Elle décrama même et ne parla plus d'aller aux Douves. Ce fut mon oncle qui s'y rendit ce printemps-là, comme aux années précédentes, et depuis mon oncle à chaque renouvellement allait chercher à la petite ferme l'argent nécessaire à ses fleurs et à ses plantes.

Par exemple, ma tante n'avait pu renoncer à en scène. Tous les ans, à la même époque, mon oncle essuyait les mêmes reproches, était accusé de dilapider le bien de sa femme et de ses fils, et de vouloir les mettre, ainsi que sa vieillesse, sur la paille, en les nourrissant de croûtes de pain noir.

—Enfin, mon oncle, reprit-je bientôt, combien faudrait-il mettre pour posséder et entretenir un joli jardin.

Mon oncle s'arrêta. Il était en traits d'émoudre un cœur. Il me regarda avec étonnement par dessus ses lunettes :

—Pourquoi me demandes-tu cela, Raoul?

—Pour savoir. Parce que je voudrais sauvoir un jour un jardin à moi, avec des fleurs à moi et aussi une maison toute petite.

—Rien ne t'empêchera dans quelques année.

—Vous dites cela, mon oncle, mais je suis pauvre, moi, je n'ai rien. Je suis élevé chez vous, et il me faudrait durement travailler, pour gagner une pénible existence.

—Bah! bah! bah! qu'est-ce que tu nous chantes-là, mon garçon?

—Mais, mon oncle, je ne fais que répéter ce que dit ma tante.

Mon oncle fut si prodigieusement un regard circulaire autour de nous; nous étions bien seuls.

—Ta tante, ta tante! Elle dit bien des choses comme celles-là. En Fair, mais il ne faut pas trop y faire attention. Les femmes, ça parle, ça jacasse. Si je passais ma vie à écouter ta tante.... Ah! mon pauvre garçon.

—Mais ma tante dit que je suis élevé par charité.

—Elle est folle. Seulement, il faut la laisser dire, tu verras plus tard tout ce que l'on est obligé de subir pour avoir la tranquillité dans la vie. Je suis d'une humeur tranquille, moi. Que veux-tu, mon pauvre enfant, on ne se refait pas. Mes chères fleurs me consolent de bien des choses. Quant à être élevé par charité, tu n'as aucune ombrage à avoir, pas plus que des scrupules. Tu paies très bien ta pension chez nous, et tu ne nous dois que de l'affection, parce que moi je t'aime bien, et je sais sûr que, malgré ses critiqueries, ta tante a de l'affection pour toi.

La franchise et la bonhomie de mon oncle m'enhardissaient. Je résolus de pousser plus loin mes investigations.

—Naturellement, mon oncle,—lui dis-je, après lui avoir dit avec tout mon cœur que j'étais incapable d'ingratitude,—je ne puis parler de mes affaires avec ma tante; vous avez vu dans quel état elle s'est mise hier, à ce propos. Il faut donc que je m'adresse à vous.

—Tu peux le faire, nous sommes seuls.

—Vous avez dit qu'un jour ou l'autre il faudrait me rendre des comptes. C'est ce mot-là qui a mis ma tante si fort en colère.

Mon oncle Edouard ne me répondit pas directement. Il parut se consulter, taillant un écusson à petits coups saccadés, puis prenant une détermination subite, après avoir jeté toutefois un craintif regard vers la porte de la maison qui apparaissait au fond du jardin :

—Ecoute, Raoul, fit-il, en rougissant et en cherchant ses paroles. Il est inutile de parler à ta tante de ce que je vais te dire, ce seraient de nouvelles scènes, des cris, des larmes. Ce seraient encore de bien mauvais moments à passer. Epargne-les moi, mon enfant. C'est pour moi, c'est pour nous que je te demande le secret.

Le pauvre homme me faisait pitié, tant il me montrait naïvement l'épouvantable frayeur que lui inspirait sa femme. Cependant, l'honnêteté triomphait de cette frayeur, car il ajouta :

—Tu auras une honnête aisance. Ta mère a eu soixante mille francs de dot, ils sont intacts. Plus une maison de la place Louis XV qui te vient de par ton père. Enfin tu as à l'heure qu'il est six mille livres de rente. Ce n'est pas le Pérou, ce n'est pas le Pactole, mais enfin avec six mille francs par an, pour peu qu'on ait un état en outre de cela, c'est presque de la richesse. Tu vois que tu ne nous dois rien.

—Que de l'affection, mon cher oncle.

J'étais heureux, bien heureux, je l'avoue. Et que l'on ne m'accuse pas de rapacité et d'amour de lucre.

J'étais fier de ne pas être élevé ainsi que l'avait dit ma tante. Et puis, cette somme de six mille francs par an que mon oncle trouvait modeste et qui m'apparaissait comme un monts d'or, me rapprochait d'Hélène.

Je n'étais plus le petit pauvre, le petit gueux!

Et au fond du cœur je bénissais mes chers parents de n'avoir laissé cette petite fortune. Je me trouvais grandi avec plus d'aplomb et plus de force, et je respirais largement à pleins poumons, comme si la confidence que venait de me faire l'oncle Edouard eût enlevé un gros poids qui étouffait ma poitrine.

Que si l'on s'étonnait de voir un enfant de seize ans tout juste à l'argent, malgré les raisons exposées plus haut, j'ajouterai pour essayer de me disculper, que c'était bien un peu la faute de ma tante Bertand, car le reproche de "l'élevage par charité" m'avait bien des fois décoiffé les oreilles et le cœur, et ensuite le mépris qu'elle affichait bien haut pour ceux qui ne possédaient ni son ni maille.

Le premier mot seul avait coûté à mon oncle. Maintenant qu'il était entré dans la voie des aveux, il allait, il allait, il n'était plus besoin de l'engager à parler.

—Ta tante ne t'en a jamais parlé, continua-t-il, tu l'as oublié sans doute, tu as un tuteur, M. de Lignières. Il demeure à Faubourg, tout auprès de la ville, un joli chalet et un immense jardin. Il est bien heureux! Quand tu es venu habiter ici, il te visitait souvent, dans les premiers temps. Mais ta tante ne peut pas le souffrir, je crois qu'elle lui a montré l'antipathie qu'il lui inspirait, et alors il n'est pas revenu. Quand il sera temps, dans deux ou trois ans, tu lui écriras, et alors, il prendra tes droits en main et nous se rendrons tes comptes. Et.... mon oncle eut une hésitation.... *tu feras* comme moi, mon cher garçon, tu laisseras dire ta tante. Hum! hum!....

La physionomie de mon oncle changea.

Tout d'un coup, sa parole devint embarrassée.

Ma tante venait d'apparaître à l'entrée du jardin.

Ayant l'air d'attacher une importance énorme à l'écusson qu'il tenait dans ses mains, il acheva en bredouillant très vite :

—Surtout, pas un mot à Eudoxie, ce serait un enfer.

Ma tante arrivait à nous. Elle eut certainement un soupçon, car elle nous envelopa d'un long regard plein de méfiance. Je ne parvenais point à étouffer la joie qui brillait dans mes yeux, et l'embarras de l'oncle Edouard ne lui échappait pas non plus. Le mari prie en faute saisit la femme d'un: "Bonjour ma bonne amie" des plus simables, et penché sur le pied de rosier, il fredonna d'un air guilleret :

Charmante Gabrielle

Perché de mille dards....

Hausser les épaules, — ma tante professait un profond mépris pour les charmantes et les Gabrielles — me dire durement :

—Tu ferais bien mieux, toi, d'être dans ta chambre à étudier tes leçons plutôt que de l'occuper des niaiseries qui amusent ton oncle.

Tel fut l'accueil.

Mon oncle sentit son frodon, ses doigts tremblèrent, l'écusson se brisa malgré lui, et pour changer de conversation, il demanda :

—Est-ce que tu as fini le *Figaro*? Si tu l'as lu, prie donc la cuisinière de me l'apporter.

Ma tante hausse une seconde fois les épaules et s'éloigna d'un pas superbe, après avoir prononcé ce mot qui n'admettait pas de réplique :

—Ecoute-moi, Edouard.

Chez ma tante "faire les ouvres" constituait une absorption et une centralisation complète de forces et de pouvoirs.

Sitôt ma tante hors de vue, j'eus un accès d'ingratitude; je plantai là l'oncle Edouard et m'empêtrai et je franchis à toute vitesse la petite porte du jardin. Je courais, je courais, j'avais besoin d'air, de mouvement, j'éprouvais surtout un désir effréné de voir Hélène et de lui dire

—Tu sais, cousine chérie, je ne suis plus un pauvre. Je ne suis pas élevé par charité! Je suis chez la tante Bertand, c'est vrai, mais je paie ma pension.

Au fond, je sentais bien que ma fortune grande ou mince ne devait produire aucune impression sur le cœur d'Hélène, mais mon amour prêtait trouvait son compte lorsque j'espérais bien qu'elle me ferait voir d'un œil meilleur de M. et Mme de Guerlic. Tous les deux étaient bons et gracieux pour moi, tous les deux me traitaient avec bienveillance, parce qu'ils étaient naturellement bons, mais il me semblait être traité sur eux comme un petit parent pauvre, et je me signais, bien à tort, du reste, que les choses allaient changer.

La père et la mère d'Hélène éprouvaient pour moi une sympathie réelle, mais elle n'allait pas jusqu'à vouloir faire de moi leur futur gendre. Elle s'arrêtait bien en deçà. M. de Guerlic le répétait souvent, il avait de hautes visées pour sa fille.

De hautes visées! cela s'appelle ainsi. Il voulait pour Hélène un grand nom, une grosse fortune. Le cher homme oubliait de songer que le cœur de sa fille s'éveillerait peut-être un jour et dirigerait lui-même son choix d'un tout autre côté.

On était au printemps et déjà les oliviers, et les glycines recouvraient la charmille. Enondrée dans une baie de feuillage, de bien loin, la tête d'Hélène m'apparut.

Comme un cheval échappé, en quelques foulées, j'arrivai essoufflé au bas de la muraille. Elle aussi m'avait aperçu, la chère mignonne et elle me salua de la voix et du geste.

—Monte, monte vite Raoul, il y a si longtemps que je ne t'ai vu.

—Je ne puis pas grimper, répliquai-je en riant,—la muraille est trop haute.

—Il y a la porte, me répliqua une autre voix; et la tête de M. de Guerlic se montra à côté de celle de sa fille.

Zonzon descendit quatre à quatre et la vieille porte en chêne roula sur ses gonds.

—Bonjour Zonzon, bonjour ma chère Zonzon. Et je laissant derrière moi, j'arrivai tout droit sur la terrasse, tout en lui disant à mi-voix:—Je suis riche, Zonzon, j'aurai au moins six mille livres de rentes. Je ne dépends plus de la tante Bertand et je suis venu le dire à Hélène, C'est ça qui va lui faire plaisir!

—Jésus-Marie! fit Zonzon en joignant les mains. Oui, pour le sûr, elle va être contente, la chère créature du bon Dieu! Et moi aussi, je suis bien aise, M. Raoul.

Mais je ne l'écoutais plus, j'étais auprès d'Hélène. Le rouge du plaisir était monté aux joues pâles de ma cousine. M. de Guerlic me tendit la main avec cordialité, après quoi j'embrassai Hélène de tout mon cœur. Pendant ce temps Spring bondissait autour de nous en faisant entendre de joyeux jappements.

M. de Guerlic se remit à son travail. Tout comme mon oncle Edouard que je venais de quitter il marottait des œillets. Sur le mur d'appui de la charmille, des centaines de petits pots étaient alignés, tous occupés par des œillets. Les uns montraient déjà leurs fleurs épanouies; chez d'autres moins avancés, la pointe colorée des pétales venait seulement de faire éclater les bractées écailleuses.

A mi-voix, j'expliquai à Hélène le bonheur qui m'arrivait. A ma grande surprise, elle parut y attacher peu d'importance. L'élevé par charité, si souvent répété par notre tante Eudoxie, n'était point parvenu jusqu'à son cœur. Elle se montra heureuse du bonheur que j'éprouvais, mais ce fut tout; et je ressentis une courte honte, en comprenant combien je m'étais préoccupé de la question argent. Ma cousine n'y avait point songé, mes six mille francs de rentes ne pouvaient avoir d'influence sur sa jeune imagination.

Les amateurs sont tous les mêmes, le collectionneur ne perd jamais ses droits. M. de Guerlic m'appela bientôt pour me faire admirer ses œillets. Hélène me suivit en faisant la moue.

Je jugeai la collection de notre cousin aussi complète pour le moins que celle de M. Bertaud.

Bien vite, à l'aspect des Flamands et des Crevarte, je nommai les différentes espèces dont j'avais retenu le nom.

M. de Guerlic parut tout à la fois surpris et charmé de ma science.

—Tu aimes donc les fleurs, Raoul, me demanda-t-il.

—Passionnément, mon cousin.

Hélène, à cet adverbe aussi inattendu qu'inexact, ouvrit de grands yeux, ne comprenant point l'intérêt que j'avais à déguiser la vérité.

—Elle est très belle votre collection, mon cousin, constatai-je.

—Puis, me répondit-il avec une orgueilleuse satisfaction, je puis bien le reconnaître, c'est une des plus belles collections d'œillets qui existe. M. Vandstad de Burges, M Zorcher de Harlem, M. Zeier de Liége, et même je le crois, M. de Blenheim de Rotterdam, ne peuvent lutter avec moi. M. Bertaud a également des variétés très remarquables, mais il l'avouerait lui-même, il ne peut entrer en lice. Malheureusement,—ici la figure de M. de Guerlic s'assombrit,—il me manque la plus belle, la plus remarquable de toutes les espèces, l'œillet rêvé, l'œillet par excellence. L'œillet bleu.

—Et on le peut on trouver mon cousin?

Et M. de Guerlic, tout comme l'oncle Edouard, me répondit avec le plus grand flegme :

—Il n'existe pas.

Mes deux parents couraient le même lièvre.

VII

COMMENT MON ONCLE EDOUARD FUT MÊLÉ DU DANS UNE PARTIE CHARNUE, ET DE LA JOIE QU'IL EPROUVA DE CETTE MOMSURE.

Les années s'étaient écoulées. J'étais devenu un homme, ou tout au moins un jeune homme, et Hélène une adorable jeune fille.

Nos sentiments étaient demeurés les mêmes, et aussi nos projets. Je me trompe, l'affection enfantine, l'amitié des premiers jours s'était transformé en un amour profond, inaltérable, invincible.

Entre nous deux, jamais il n'en avait été question; jamais un mot, jamais une allusion à une union que nous savions impossible, étant connues les préventions et les idées arrêtées de M. de Guerlic. Et cependant j'étais sûr de l'affection d'Hélène, comme de son côté elle comprenait bien que je ne vivais que pour elle.

Lorsqu'il était question devant moi de mariage, d'union, de projets d'avenir, Hélène me regardait fixement et d'une voix tout à fà fois douce et ferme, disait simplement :

—Pour moi, je ne me marierai jamais. C'était tout, et une joie ineffable inondait mon âme et se trahissait par un flot de sang qui me montait du cœur aux joues.

A quoi M. de Guerlic répondait par un petit ricanement saccadé, et un léger haussement d'épaules, en répétant :

—Propos de petite fille.

Mais un jour Hélène s'était levée et très pâle, s'approchant de M. Guerlic lui avait dit :

—Ne riez pas, mon cher père, car vous me faites un réel chagrin. Si vous m'obligiez jamais à vous obéir, je sens que bien vite vous n'auriez plus de fille.

Mme de Guerlic, épouvantée, s'était jetée au cou d'Hélène, et depuis ce temps, son mari n'avait plus parlé de ses projets.

Non pas qu'il y eût renoncé, ses idées arrêtées ne déviant point et n'étant jamais remplacées par d'autres. Mais il trouvait inutile de contrarier et de chagriner sa fille, et comptait sur le grand maître, sur le temps pour faire disparaître cette prévention contre le mariage.

Il ne se doutait pas, ou plutôt, comme beaucoup de pères il ne pouvait supposer que dans le corps si frêle de sa fille, il existât une volonté de fer.

Les années glissaient donc écoulées, je n'habitais plus chez ma tante.

Bon gré mal gré, il faut s'occuper de mon moi haïssable, et expliquer comment cette révolution s'était opérée.

Elle avait eu lieu sans que j'eusse fait une démarche quelconque.

M. de Lignières, à jour fixe, s'était souvenu qu'il était mon tuteur, et à l'époque de ma majorité il avait écrit à mon oncle Edouard pour lui demander une entrevue.

Elle avait eu lieu, cette émancipation, mais en présence de ma tante. Ma tante m'avait fait appeler, et en cet confrontant avec mon tuteur, s'est mis à exécuter une scène terrible.

Mais M. de Lignières, homme froid et calme, ne s'était point ému. Une fois décidé à intervenir, il avait résolu d'aller jusqu'au bout. Ce bout était mon émancipation.

Durant cette explication volcanique, ce que le pauvre oncle Edouard avait écoulé de "parfaitement" est incalculable. Il rougissait, verdissait bleuissait tour à tour. Mais s'il tremblait comme feuille devant sa redoutable moitié, l'honnêteté foncière du brave homme l'empêchait de protester contre l'implacable logique de mon tuteur.

Il avait donc fallu bon gré mal gré passer sous ces terribles fourches caudines et me rendre des comptes. Ce règlement avait été tres dur pour ma tante qui s'était habituée à regarder ma légitime comme sa propre.

Mais, avant de nous séparer, tandis que l'oncle Edouard m'embrassait de tout cœur, elle m'avait maudit et banni de sa présence.

Cette phrase m'était restée dans l'oreille, et je l'avoue même, au moment où je la recevais en pleine face, une émotion singulière m'avait fait tressaillir.

Bien que prodigieux avec une libéralité chronique qui en enlevait la portée et la force, les malédictions de ma tante Eudoxie me causèrent constamment une impression désagréable.

J'avais toujours peur, en faisant mon examen de conscience, de rencontrer au fond de mon cœur un ingrat.

Me revoilà donc seul, dans cette petite maison froide et triste où s'était écoulée mon enfance. Un premier moment d'effroi passé, un premier sentiment de vide surmonté, la solitude me fut chère. Il fait rendre cette justice à ma tante Eudoxie que si elle avait largement usé des intérêts de mes rentes, le capital se trouvait intact. De plus, M. de Lignières avait gardé en main certaines sommes assez rondes, qui prospéraient et fructifiaient formaient un capital respectable. La petite maison fut vite transformée. J'en fis un nid selon mes goûts, et bénissant M. de Lignières je me mis à vivre tranquille, piochant la peinture vers laquelle je m'étais toujours senti attiré, et ayant comme bonheur les quelques rares visites chez M. de Guerlic, que me permettaient les convenances.

B....., le grand-maître qui a succédé à Troyon, habite Nantes comme chacun sait. Il s'était arrêté un matin derrière moi au moment où je broyais un coin de la prairie de Mauves, et l'aimable homme, content de cet essai, m'avait consulté sur la donner quelques conseils. Puis, insensiblement, j'en étais arrivé à travailler chaque jour dans son atelier et il constatait que je faisais des progrès rapides.

Je revoyais souvent mon oncle Edouard. Il venait sonner à la porte de ma petite maison, lorsqu'une scène trop violente le bannissait pour quelques heures de son chez lui.

Mon cousin Edmond n'avait point été obligé de s'engager, il était brillamment entré à Saint-Cyr. Pour Charles, il grossait chez un avoué, qu'il annonçait partout comme devant être son successeur.

Les prédictions funestes de ma tante Eudoxie ne s'étaient donc pas réalisées; en allant vivre chez moi, je ne lui avais point enlevé le pain de mes cousins.

Elle devait même bientôt retirer la malédiction qu'elle maintenait toujours au-dessus de ma tête.

[*A continuer.*]

L'ABEILLE

DU

1er SEPTEMBRE.

Le 1er septembre est la date officielle de la reprise des affaires. Nous publierons comme de coutume, ce jour-là, une revue complète des opérations commerciales et financières de l'exercice 1881-82. On y trouvera aussi les renseignements les plus exacts sur la situation industrielle et agricole de la Louisiane.

Comme il nous faudra, pour répondre aux nombreuses demandes qui nous parviennent déjà, opérer un tirage extraordinaire de notre numéro du 1er septembre, nous croyons devoir engager MM. les négociants, les propriétaires d'usines, les chefs d'établissements, les fabricants, tous ceux enfin qui à un titre quelconque ont besoin de la publicité, à recourir à celle que leur offre l'*Abeille*.

On se rappellera que nous nous adressons spécialement à la population franco-américaine et aux populations latines, et que l'*Abeille* est le seul journal quotidien de langue française en Louisiane.

Le 1er septembre est l'anniversaire de sa création : elle entrera ce jour-là dans la *cinquante-sixième* année de son existence.

Librairie Française.—Pour la bibliothèque utile, à 20 cents le volume, voir l'annonce de M. Billard, propriétaire de la librairie française, No 59 rue de Chartres, coin Bienville. Cette bibliothèque renferme une foule de volumes, —histoire, littérature, philosophie romans, arts, sciences,—s'gnés des noms les plus célèbres, et qui se recommandent à l'attention du lecteur français. Nous nous bornerons à y appeler l'attention.

Nous signalerons également à qui de droit les papiers peints de la maison Billard, qui seront vendus à des prix extrêmement réduits, ainsi que ses articles pour bureau, sa papeterie, etc., etc. Aussi, réclame en tous genres.

Les Monts Alleghany.—Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs ce que sont les Monts Alleghany; presque tous les ont vus et admirés. Il n'y a pas aux Etats-Unis de région plus pittoresque et merveilleuse que celle où s'élèvent ces montagnes. Et c'est précisément dans cette région qu'coule la grande voie ferrée connue sous le nom de "Pas Handle and Pennsylvania." On conçoit donc aisément la préférence que lui donnent les voyageurs. Ceux-ci choisissent donc un car élégant et bien aéré, ils traversent 600 milles de pays très intéressant, traversent l'Ohio, l'Ouest-Virginie et les Pennsylvanie.

De Cincinnati à New York, la route est incomparable : tantôt elle gravit les flancs abruptes des montagnes, tantôt elle descend dans de sombres et profondes vallées pour s'élancer ensuite sur de vastes plateaux couverts de fermes et de riches variantes. Les rivières qu'elle côtoie sont l'Ohio, le Jamiata, le Conemaugh, le Susquehanna, le Constoga, le Schuylkill et le Lehigh.

Et, détail qui a son importance de la Nile-Orléans à New York on ne change de car qu'une fois, et ce changement a lieu à Cincinnati, pendant que les voyageurs déjeunent. Autant vaut dire qu'il n'y a pas du tout de changement de car. Le tendeur qui monte à Nile-Orléans, en sait le prix.

On peut retenir sa place sur les *sleepers* de Cincinnati, en même en s'adressant au bureau des tickets coin St. Charles et Commune, rez-de-chaussée de l'Hôtel St. Charles.

Pour de plus amples informations, voir M W. Wallington, South Pass Agent, au bureau ci-dessus.

Voyages d'automne.—Ou voyage en tout temps, mais on se voyage jamais aussi agréablement qu'en automne. A cette époque de l'année il semble revêt une physionomie particulière pleine de charme et de séduction. La fête se charge de couleurs éclatantes qui dominent les tons de verdure de la saison. C'est aussi la saison des migrations artistiques; partout les villes s'illuminent les rues et remplissent l'espace de bruits étrangers. Et pourtant, c'est à cette époque ou cessent les voyages, et on ne rencontre plus guère alors dans les trains de chemins de fer que des hommes affairés, des agents des négociants, etc. Et ceux-ci semblent au contraire se jouer de la foule de leur propre.

Nous avons à peine besoin de leur recommander la route bouleuse "Cincinnati, Pas Handle and Pennsylvania." Elle réunit en effet tous les avantages, quoique les trains y circulent avec une rapidité inconnue, elle est sûre, sont inconnus, grâce aux minutieuses précautions que prend la direction. La voie est double et les rails y sont tellement bien fixés, qu'il semble que les déraillements sont impossibles. On ne change de car qu'une fois, et ce change ment s'opère à Cincinnati, pendant que les voyageurs déjeunent au buffet. Le pays que l'on traverse est incomparable. Pour s'assurer du bien fondé de ces éloges, il suffit de s'adresser ici à M. W. M. Wallington, que l'on trouvera en tout temps dans les bureaux ci-dessus de fer.

Impositions françaises.—L'importante maison N. Dinkins, qui a succédé à l'ancienne maison T. Moreau, 127 et 129 rue Royale, vient de recevoir, nos lecteurs seront heureux de l'apprendre, un vaste assortiment d'art cies de toilette pour dames et messieurs. Comme toutes ses autres importations, celles-ci se recommandent par une très grande variété et une très grande nouveauté. Une annonce qui se lira plus loin, donne l'énumération partielle des articles nouveaux reçus et que la maison Dinkins vendra à des prix d'ores sans prétendre modicité. Chemises blanches et en couleurs, avec et sans cols, gilets nouveau genre, gilets de dessous en flanelle mousseline, mérinos et coton, caleçons toile et coton croisé, chaussettes, brosses, peignes, cadeaux de voyage et une infinité d'autres articles. Nous n'gnalons l'annonce qui nous occupe à l'attention de nos lecteurs et les engageons à s'y arrêter.

LISTE DE NAVIRES

En partance pour Nouvelle-Orléans

NEW-YORK.

Steamship Louisiana, Gager.....partl 12 août
Steamship Morgan City, Adams.....partl 12 août

PHILADELPHIE.

Barque W H Dieks, Collions.....partle 11 juillet

BOSTON.

Steams'ip Darlington, Hyde.....partle 12 août

BANGOR, MAINE

Barque Mercedis, Austin.....expédiée 27 juil
Navire John Watt, Sweetser.....expédie 8 juil
Goélette Ada A Kenedy.....expédié 23 juil

LIVERPOOL

Steamship Leglislor, Woodcock, partl 1er août
Steamship West Indian, Daniel...en chargement 25 juillet
Steamship Discoverer, Hughes,.....partl 15 juil
Steamship Lord Derby, Foster, ...en chargement 4 août
Steamship Charlington, Trail, ...partl 7 juil
Steamship Historian, Hughes, ...partl 23 juillet
Steamship Bretton, Hall, en chargement 17 juil
Navire Bonanza, Webs er, ...partl 16 août
Navire Beulomond, Sutherland, ...partl 18 juillet
Barque Themis, Temp e .....partle 2 juillet
Barque Matilda Hilyard, McLeon, partle 16 juin

NEWPORT.

Steamship Lolsham, Saunders,.....partl 2 août

LONDRES.

Steamship Algiha, Borivieo,.....expédié 1 août

CARDIFF.

Steamship Barneley, ...partl 27 juin
Steamship Jomie Otto, ...partl 2 août
Steamship Louisiana, ...en chargement 7 août
Steamship Armathwaite, ...en chargement 7 août

HULL

Navire Prince Rudolph, Hawkins...partl 2 juillet

FLEETWOOD.

Barque Howard, Hay, ...partle 25 juil

BARROW.

Navire Charles, Nickerson,.....partl 27 juillet
Barque Romanoff, Pierce, ...partle 8 août

HAVRE.

Steamship Ronco, —, en chargement 5 août
Navire Cashier, Keller, ...partl 24 juin

BORDEAUX.

Barque Andrastea Tomasich,.... partle 20 juil
Barque Nada, Sodich,.....partle 5 juil

ANVERS

Steamship Amandale, Atkinson, partl 28 juillet
Steamship Fairfield, Millard, ...partl 12 juil

BARCELONE

Barque Lladbregat, Molins, ...partle 20 juin
Brick Joya Lidelobregat, Molino, ...en charge ment 1 juin

LISBONNE.

Brick Marianna 4th, Carvalho,...partl 31 juille

SWANSEA

Steamship Redewater, —, .enchargement 1 août

MALTE

Steamship Antervipe, —, en chargement 5 août

VERA-CRUZ.

Barque Commodore Dumont, Pearce, en charge ment 19 ut
Goelette Seguin, Ricker,.....partle 18 juil

RIO DE JANEIRO.

Barque C.... Kroger, ...en chargement 5 juil

Liste complète des navires sous le port de la Nile-Orléans

Comprenant les noms des navires et de leurs capitaines, noms des consignataires, avec indication du tonnage, du mouillage et de la destination.

STEAMERS.

Barnsley Ang. 2002 Knagge pour Bordeaux 46 4e dist. Kornfall Ross & Clayton
Chancellor Ang. 2052 Kayel pour Liverpool 30 2e dist. Liebe H Kohn &co
Louisiana Am, 2840 Gager pour New York 8 2e dist. A Moulton &co
Historian Ang. 1830 Hughes pour Liverpool, 10 2e dist, Lucas R Moore &co
Margaret Am, 508 ——— Laid Up — 3e dist, sa capitaine
St Mary Am, 1095 ——— pour ——— Alger, C A Whitney &co
Whitney Am. 1348 Brown pour ——— Alger, C A Whitney &co

NAVIRES.

Cromwell Am, 891 Barstow pour le Havre 44 4e dist, Jos F Lovell &co
John Murphy Ang. 1506 Coeman pour le Conti n'ent 14 4e dist, A K Miller &co
New-hampton Am, 1130 Murphy pour ——— 48 4e dist, A K Miller &co

BARQUES.

Bridgeport Am, 711 Delay pour Boston Carrollton, Morton & Ball

GOELETTES.

Anna Lewis Am, — Corson pour, Tampico Alger, Woodward & Wight
J G Whipple Am, 88 Davidson pour ——— 6e dist, Henry Otte
Reginal Ang. 111 Knowles pour Utilla Pie Tier, S Pilcher

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit :

FRANCE, F. de Hauterive, mercredi, 23 août
LABRADOR, Jeucla, mercredi 30 août.

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris)...$80 et $100
Deuxième classe.....$60

SOLIDITE ALLIEE ET REVOUS A PRIX REDUITS.

Entrepent, $25, avec embarquement expéditeur, comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à

L. GRAND, Agent,
Quilier Court, lettre H,
Nouvelle-Orléans.

Ligne de Bordeaux.

COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.

Les steamers de 1re classe de cette ligne partiront comme suit :

CHATEAU LAFITE, 4000 Tonneaux (neuf). Samedi 26 août
CHATEAU LEOVILLE 4000 Tonneaux (neuf) Jeudi 27 juillet.

1re Chambre, $80. Entrepont $35.

F. Le Monnier, Funch, Edye & Co.,
42 Beaver Street. 27 South William St.
Agt gén. pour passagers. Agents généraux.

Agent à la Nouvelle-Orléans.

L. A. FOURNIER,
No 163 rue Gravier.
1er sept—1an

North German Lloyd.

STEAMERS ENTRE BREMEN ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA HAVRE SOUTHAMPTON ET HAVANE.

Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers l'automne prochain, comme suit :

	De Brême	Arr à la Nle-Orléans.
HOHENSTAUFEN	5 Sept.	.....
NURNBERG	24	.....
BRAUNSCHWEIG	15 Oct.	.....

PRIX DU PASSAGE:

De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans, Chambre, $150. Entrepont, $35.

De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême—Chambre, $150.
Entrepont, $45

De la Nouvelle-Orléans à la Havane—Chambre, $35. Entrepont, $15

Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix. 1 an, gratis.

N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Waldo, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants :

De Brême à Galveston $38 00

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départ et le prix de passage.

Des billets de passage de Brême, Southampton ou Havre à la Nouvelle-Orléans sont émis par les soussignés.

Pour plus de détails s'adresser à

ED. F. STOCKMEYER & Cie,
26 mai—1 an 42 rue de l'Union.

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant MERC